

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre, le 27 février 2023. C. Monteverdi : Il Ritorno d'Ulisse in patria. M. Padmore, S. Mingardo... F. Biondi / Collectif F.C. Bergman.

Après leur décapante lecture des « Pêcheurs de perles » à Anvers, il y a trois saisons, nous étions curieux de voir à quelle sauce le **Collectif flamand FC Bergman** allait manger l'ultime opus de **Claudio Monteverdi, Il Ritorno d'Ulisse in patria**. Le ton est donné dès l'ouverture du rideau de scène, et le plateau est transformé en prosaïque salle aéroportuaire, symbole s'il en est de... l'attente. Tout y est : les bancs typiques, le portique de sécurité, son panneau d'affichage (avec comme destination : Amour ou Destin !) et même le tapis des bagages qui, dans un moment de gag dont le collectif est friand, voit défiler tout un tas d'objets liés aux aventures du héros mythologique : un immense œil (du Cyclope), la non moins fameuse Pomme d'or du jardin des Hespérides, la tête du cheval de Troie etc.

En termes de drôlerie et d'humour décalé, le sommet est cependant atteint lors de l'affrontement des dieux Neptune et Jupiter, personnifiés l'un par une fontaine à eau et l'autre par une armoire électrique. Tandis qu'à chaque intervention du premier des jets d'eau impétueux jaillissent de la fontaine à eau qui se déplace tout aussi furieusement sur le plateau (la

basse est en dehors de notre champ visuel), Jupiter lui répond par des fumées et des étincelles de son armoire électrique tournant sur elle-même !

Film d'horreur de série B à l'Opéra de Genève

**le Collectif flamand FC Bergman
met en scène Ulysse de Monteverdi
musicalement convaincant
grâce à Mark Padmore et Sara
Mingardo,
Ulysse et Penelope**



Plus intrigante est la présence d'animaux vivants sur scène, Eumete ne se départissant pas d'une magnifique chèvre à poils longs tandis que Télémaque arrive sur un char tiré par un cheval. L'effet de réalité atteint même son comble pendant la scène des Prétendants (ici démultipliés) dont certains apparaissent à demi-vêtus et certains entièrement nus, et qui finissent tous égorgés et mutilés dans un déversement d'hémoglobine digne d'un film d'horreur de série B. Plus surprenante encore la scène finale qui voit Pénélope retourner dans sa salle d'attente, tandis qu'Ulysse retourne sur le tapis à bagages par lequel il était apparu en début de représentation !

On est beaucoup plus étonnés cependant par le tripatouillage

de la partition et surtout que **Fabio Biondi**, à qui est ici confiée la partie musicale, ait accepté de laisser amputé le chef d'œuvre monteverdien. Passent ainsi à la trappe, et c'est une liste non exhaustive, les interventions d'Euryclée pendant les lamentations introductives de Pénélope, la scène des Phéaciens, l'air « du rire » d'Ulysse, le personnage du goinfre Iro et ses nombreuses interventions comiques tandis que celui de Junon est réduit à la portion congrue. Mais il avait encore fait pire, in loco, avec L'Enlèvement au sérail en 2020... Les décisions musicales sont également prises sans esprit de système, et dans la plus grande liberté, mais avec plus de bonheur. Avec une phalange (son ensemble Europa Galante) plus nourrie que ce que l'on sait des effectifs vénitiens de l'époque, surtout en ce qui concerne le continuo confié ici à 6 instruments différents, les ritournelles sont notamment autrement plus développées. Et le son de la phalange baroque italienne est vivant, équilibré, avec des choix instrumentaux richement variés.

Excellente idée d'avoir confié le rôle au ténor britannique **Mark Padmore** pour Ulysse, qui malgré les années qui passent, a gardé une belle projection vocale alliée à un sens rare de la nuance, passant avec génie de la colère à la confiance amoureuse. La Pénélope de la mezzo italienne **Sara Mingardo** est la précision même. Sa voix pure et égale sur toute la tessiture convient bien à la permanence psychologique du personnage, mais elle sait en sortir pour atteindre les accents pathétiques de la reine éplorée.

Véritable colosse aux longs cheveux, le ténor espagnol **Jorge Navarro Colorado** possède toute la puissance et l'éclat vocal requis par sa juvénile partie. Membre du **Jeune Ensemble du GTG**, la soprano colombienne Julieth Lozano ne convainc pas entièrement en Amore et Melanto dont les mélismes du chant monteverdien sont encore difficiles d'accès pour elle. **Giuseppina Bridelli** est en revanche rayonnante dans son triple rôle de Giunone, Fortuna et Minerva, auquel elle prête son

timbre profond et moiré. Tout aussi excellent l'Eumete du ténor anglais **Mark Milhofer**, au timbre limpide et soyeux. Citons également l'octogénaire **Elena Zilio**, étoile du chant italien dans les années 80, et qui suscite une indicible émotion dans le monologue final confiée au personnage d'Euryclée. Enfin, tous les autres nombreux rôles secondaires n'appellent aucun reproche, à commencer par le remarquable trio de prétendants : **Vince Li** en Pisandro, **Sahy Ratia** en Anfinomo et surtout l'impressionnante basse **William Meinert** en Antinoo !

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre, le 27 février 2023. C. Monteverdi : Il Ritorno d'Ulisse in patria. M. Padmore, S. Mingardo, J. Navarro Colorado... F. Biondi / Collectif F.C. Bergman. Photo (c) Magali Dougados.

TEASER VIDÉO Ulisse in Patria de Monteverdi au Grand-Théâtre de Genève :

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand Théâtre, le 23 oct 2022. Janacek : Katia Kabanova. Tomas Netopil / Tatjana Gürbaca

Après L’Affaire Makropoulos en 2020, puis Jenufa l’an passé, l’Opéra de Genève poursuit l’exploration du legs lyrique de Leos Janacek, encore largement méconnu du grand public. Ainsi de **Katia Kabanova** (1921), qui adapte la pièce L’Orage (1859) d’Alexandre Ostrovski (dont l’histoire rappelle celle de Madame Bovary). Pilier du répertoire en Russie, cette pièce reste peu donnée sous nos contrées, même si Denis Podalydès en présentera une production très attendue l’an prochain, aux Bouffes du Nord à Paris et en tournée dans toute la France. En attendant, il faut courir découvrir l’adaptation qu’en fit Janacek, en resserrant l’action autour des tourments de l’héroïne. C’est là en effet l’un des chefs d’oeuvre du compositeur tchèque, qui fut inspiré par l’histoire oppressante d’une femme prise dans l’étau de l’hypocrisie des conventions sociales, lui rappelant sa propre relation obsessionnelle et impossible avec Kamila Stösslová, mariée tout comme lui.

Tout amoureux de l’orchestre ne voudra pas se priver de ce bijou de raffinement à l’orchestration portée par des bois aériens, où Janacek fait l’étalage de ses courts motifs mouvants et ductiles, toujours au service de son sens dramatique affirmé : très affutée, la direction de **Tomas Netopil** est une merveille de bout en bout, allégeant les textures au service de tempi allants, mais jamais précipités.

On aime aussi l'attention à bien différencier les climats, faisant ressortir toutes les spécificités des caractères en présence.



Déjà applaudie l'an passé en Jenufa, **Corrine Winters** donne dans le rôle-titre, une composition saisissante, offrant un mélange de fragilité et de force, en lien avec les intentions de la mise en scène de **Tatjana Gürbaca**. Sa voix chaude et bien projetée donne beaucoup de satisfaction, malgré quelques rudesses dans l'aigu. A ses côtés, la fraîcheur de timbre rayonnante d'**Ena Pongrac** (Varvara) permet de bien figurer ce rôle, sorte de double positif de Katia, qui choisit de fuir le village corseté pour affronter la vie. Que dire, aussi, du toujours parfait **Ales Briscein** (Boris), qui n'a pas son pareil

pour porter haut sa voix éloquente et son émission claire ? Quelle présence, encore, chez **Tomas Tomasson**, idéal de morgue et de brutalité en Dikoj, tandis que **Magnus Vigilius** est un Tichon de luxe, à l'émission sonore et parfaitement placée. Malgré quelques positionnements de voix un peu raides, **Elena Zhidkova** impressionne tout autant en belle mère Kabanicha, à force de composition aussi lunaire que vénéneuse.

On pense plusieurs fois aux huis clos étouffants d'un Fassbinder ou d'un Ozon (surtout le film « Huit Femmes ») avec la proposition scénique très stylisée de **Tatjana Gürbaca** : souvent figés et éloignés les uns des autres en un ballet milimétré, les personnages évoluent en un espace réduit, qui sert autant de caisse de résonance sonore (offrant un merveilleux confort acoustique aux interprètes) que de symbole de leur horizon social réduit. L'attention à la direction d'acteurs constitue le grand point fort de cette mise en scène toujours juste, même si l'on peut être surpris par certains partis-pris, montrant une Katia plus rebelle et provocatrice qu'attendu, de même qu'un couple Kabanicha-Dikoj plus trivial que jamais. De quoi animer cet opéra assez bref (environ 1h30) d'une constante vitalité sur le plateau, toujours en lien avec les moindres intentions musicales. Une réussite à ne pas manquer, à voir jusqu'au 1er novembre dans la belle cité genevoise.



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand Théâtre, le 23 octobre 2022.
Janacek : Katia Kabanova. Corrine Winters (Katia Kabanova), Ales Briscein (Boris), Elena Zhidkova (Kabanicha), Magnus Vigilius (Tichon), Tomas Tomasson (Dikoj), Sam Furness (Vana), Ena Pongrac (Varvara), Chœur du Grand Théâtre de Genève, Alan Woodbridge (chef de chœur), Orchestre de la Suisse Romande, Tomas Netopil (direction musicale) / Tatjana Gürbaca (mise en scène). A l'affiche du Grand Théâtre de Genève jusqu'au 1er novembre 2022. Photos : Carole Parodi

